

Les écrivains de toutes les littératures

VICTOR-RICHARD DE LAPRADE

I.—NOTES BIOGRAPHIQUES

Victor-Richard de Laprade est né à Montbrison le 13 janvier 1812. Après avoir fait ses études à Lyon, il se fit inscrire au barreau de cette ville, et débuta dans les lettres, en 1839, par la publication d'un poème intitulé *les Parfums de Madeleine*. En 1844, parurent les *Odes et poèmes*, disséminés d'abord dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux Mondes*. En 1845, il reçut de M. de Salvandy une mission en Italie et s'occupa d'y faire, dans les bibliothèques, des recherches historiques. De retour de cette mission, M. de Laprade fut pourvu de la chaire de littérature française à la Faculté des lettres de Lyon, qu'il occupa jusqu'en 1861. Trois ans auparavant, le 14 février 1858, M. de Laprade avait été élu membre de l'Académie française en remplacement d'Alfred de Musset. Aux élections de 1871, le département du Rhône envoya M. de Laprade siéger sur les bancs de l'Assemblée nationale ; mais l'état de sa santé ne lui permit pas de prendre une part active aux travaux législatifs, et il dut renoncer à son mandat. Victor de Laprade avait encore publié *Psyché*, *Odes*, *Harmônies*, et un recueil intitulé *Œuvres poétiques*. Il est mort le 13 décembre 1883.

II

JUGEMENT DE FRÉDÉRIC GODEFROY SUR SES ŒUVRES

M. de Laprade, descend d'une famille noble que la Révolution frappa cruellement.

Il fut initié par l'exemple de sa mère aux vertus religieuses, et par l'exemple de son père aux vertus civiles et sociales. Sa vocation poétique se décida de bonne heure, et il fut toujours fidèle à la Muse, même dans les années où les occupations d'un haut enseignement littéraire prenaient la plus grande partie de son temps.

L'honneur de M. Victor de Laprade est d'avoir découvert au sentiment de la nature quelques horizons nouveaux. Il fait parler non seulement les oiseaux, mais les fleurs, les fontaines, les arbres, les rochers ; il donne la parole à des êtres abstraits, à l'esprit des torrents, à l'esprit des glaciers. Mais son adoration de la nature, qu'il sent presque physiquement, eut d'abord trop d'analogie avec le panthéisme indien qui absorbe l'homme dans la création.

Dans *Psyché*, qu'une revue socialiste publia en 1842, "il essayait, dit Sainte Beuve, de rajeunir l'ancienne fable, l'ancien mythe, et de l'approprier aux destinées nouvelles de l'humanité". M. de Laprade a élargi le mythe, il l'a ployé à sa pensée ; il en a fait l'emblème des développements de l'âme humaine arrivée à une plus haute conscience d'elle-même, à travers les phases et les épreuves de la civilisation. Il a peint comme un philosophe platonicien ou comme un rêveur indien les étapes de l'âme sur la route de l'idéal depuis l'instant de la faute dans le paradis de l'âge d'or jusqu'à l'heure de la réhabilitation, de la science conquise et du bonheur retrouvé par l'éternel hymen de la Divinité. L'idée du poème est vaste comme l'infini ; mais, ainsi qu'il arrive souvent, même pour des

œuvres moindres, l'exécution reste au-dessous de la conception. L'alexandrin de M. de Laprade, lourd et massif, sans rejets, sans enjambements, entrave la légèreté du mythe divin de Psyché,—ce papillon ; comme l'a appelé Victor Hugo.

Et pourtant, selon Sainte-Beuve, "M. de Laprade n'a jamais fait rien de mieux pour la pureté de souffle et de l'accent". Le souffle et l'accent se font sentir en effet dans ce poème, mais ils résident dans les idées plutôt que dans les vers, et quand le critique ajoute que le fond comme la forme de *Psyché* rappellent Vigny, l'éloge paraît excessif en ce qui concerne la forme, car on ne saurait comparer à la poésie étincelante et aérienne du chantre d'*Eloa* la versification pénible et un peu terne de M. de Laprade. Les Grâces paraissent trop souvent avoir été sourdes à l'appel qu'il leur fait dans son prologue :

"Grâces, en qui j'ai foi, saintes filles de Dieu,
Touchez, touchez mon front de vos lèvres de feu"

Cependant, quand il trouve des expressions à la

de la nature sur les hautes cimes. De ce voyage qu'il refit souvent seul, presque toujours à pied, avec le sac et le bâton, comme un montagnard, à travers la Suisse entière, il revint transfiguré :

"Ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline
Ne reconnaîtront plus l'homme qui descendra".

Nous signalerons une autre pièce, les *Adieux aux Alpes*, débordant de chaleureux enthousiasme et de lyrique admiration. Le début est d'un souffle grandiose :

"Alpes ! forêts, glaciers ruisselants de lumière,
Sources des grandes eaux où j'ai bu si souvent,
Sommets ! libres autels où, dans ma foi première,
J'ai respiré, senti, touché le Dieu vivant ;

Où la terre a pour moi dénoué sa ceinture,
Où, dans ses bois obscurs, j'ai rencontré le jour ;
Où mon cœur s'enivrait, aux bras de la nature,
D'un mélange sacré de terreur et d'amour !

C'est à vous que je dois le secret de mon être,
Mes élans vers l'azur et vers la liberté.
Alpes ! désert chéri, vous fûtes mon seul maître
Mon vrai poème à moi, vous me l'avez dicté".

Dans les premières productions de M. de Laprade, le spiritualisme est toujours à l'état latent ; le poète, qui, à la fin des *Odes et Poèmes*, avait placé le *Baptême de la cloche*, comme un appel de l'Eglise, devait bientôt s'élever des régions obscures d'une philosophie incertaine aux sphères lumineuses de la vérité chrétienne. Peu à peu il apprend à voir, à connaître, à aimer l'auteur de la nature. Enfin il retourne complètement aux idées de sa mère, et, en 1850, écrit les *Poèmes évangéliques*, où il lui dit :

"C'est bien à vous, ce livre issu
[de ma prière ;
Qu'il garde votre nom et vous soit
[consacré,
Ce livre où j'ai souffert, ce livre où
[j'ai pleuré :
Ainsi que tout mon cœur, il est à
[vous, ma mère".

Il y a encore dans ce poème, par exemple à propos de Madeleine, des vers répréhensibles, mais la plupart des pièces présentant des idées hautement chrétiennes, rendues en une langue noble et élevée.

Les *Symphonies* (1855), les *Idylles héroïques* (1858), les *Voix du silence* (1865) marquent un progrès continu dans la foi et dans le talent du poète. Les *Symphonies*, couronnées par l'Académie de même que les *Poèmes évangéliques*, célèbrent les rapports de l'âme humaine avec le monde extérieur ; l'âme goûte les charmes de la création, mais elle ne s'y arrête pas. Ici la nature n'est plus présentée, dit M. de Pontmartin, comme

une dangereuse conseillère dont les influences nous plongent dans une dangereuse ivresse ou nous poussent à l'isolement, mais comme une douce et familière médiatrice entre l'âme et Dieu, entre l'activité de l'homme et les devoirs, les tendresses et les joies de la famille.

Tout n'est pas irréprochablement chaste dans les *Symphonies*, mais le bon et le beau y dominent. Une des pièces les plus remarquables est la *Symphonie alpestre*, petit poème admirablement gradué, où l'âme se repose, se console, s'épure dans la contemplation des grandes solitudes, s'élève jusqu'à Dieu, et apprend à goûter les sublimes pensées de vertu et d'immolation chrétienne.

Les *Idylles héroïques*, qu'il publia l'année de sa réception à l'Académie française, sont des dialogues avec tout le monde et toutes choses, où tout a sa voix et son personnage ; leurs titres mêmes, les



M. VICTOR-RICHARD DE LAPRADE

hauteur de ses pensées, il produit des morceaux d'une mâle beauté. Telle la description de l'Eden où le poète place Psyché ; aucun de nos grands poètes ne désavouerait ce passage où l'élévation du style est égale à celle des idées mataphysiques ; mais dans l'ensemble du poème, ce que le poète chante de préférence ce n'est pas le spiritualisme platonicien.

A *Psyché*, nous préférons *Eleusis* où le charme poétique est plus profond et la pensée plus précise.

Eleusis est le chant de mort des dieux grecs—un chant de cygne.

Après avoir chanté dans *Eleusis* les mythes du polythéisme grec, Laprade chanta dans *Hermia* le panthéisme et le naturisme : c'est une œuvre toute de fantaisie, où la pensée, à force de subtilité, devient obscure et souvent insaisissable.

Dans un voyage aux Alpes, en 1837, il s'enivra